

LA FAMILLE  
DES SANS-GÊNE,

OU

LES AMIS DU CHATEAU,

TABLEAU EN UN ACTE, MÊLÉ DE COUPLETS,

PAR MM. \*\*\*.;

*Représenté, pour la première fois, à Paris, sur  
le Théâtre de la Porte-Saint-Martin, le 18 mars 1817.*



PARIS,

BARBA, Libraire, Palais-Royal, derrière le Théâtre  
Français, n<sup>o</sup>. 51.

De l'Imprimerie de HOCQUET, rue du Faubourg Montmartre.

1817.

**PERSONNAGES.****ACTEURS.**

M. LEBON, propriétaire. M. *Moessard.*

ERNESTINE, sa pupille. Mlle. *Mariany.*

SAINVILLE, peintre, amant d'Ernestine. . . . . M. *Vissot.*

GRUGEAC SANS GÈNE, médecin gascon. . . . . M. *Pierson.*

JULES SANS-GÈNE, jeune homme à la mode. . . . . M. *Hypolite.*

MICHEL SANS-GÈNE, avocat. . . . M. *Baudot.*

CHRISTOPHE SANS-GÈNE, architecte. M. *Pascal.*

GRÉGOIRE, jardinier. . . . . M. *Notaire.*

GERTRUDE, vieille gouvernante, bavarde. . . . . M<sup>me</sup>. *St.-Amand.*

Mesdames SANS-GÈNE. }  
 Les petits SANS-GÈNE. } personnages muets.

Chœur de Convives des deux sexes.

Différentes Caricatures.

*Nota.* L'idée de cette pièce est prise dans la *Maison de Campagne*, de Dancourt.

*La scène se passe à Choisy, près Paris. Le théâtre représente un jardin. Le fond est occupé par une grille à travers laquelle on voit la campagne. A la droite du spectateur est un petit pavillon; un peu plus haut, une table ronde entourée d'une char-mille. A la gauche, la maison de M. Lebon. Des arbustes sont çà et là, plusieurs jeux, l'escarpolette, le tonneau, le sciam, etc., semblent en désordre de la veille. Un gros cerisier est au milieu du théâtre.*

# LA FAMILLE DES SANS-GÈNE,

OU

## LES AMIS DU CHATEAU,

Tableau en un Acte, mêlé de Couplets.

### SCENE PREMIERE.

GRÉGOIRE, *seul.*

(*Après avoir relevé des caisses renversées.*) Ouf! c'est fini! mais c'est tous les jours à recommencer; not' maître est si bon! ah! l'château ne désemplit pas. Mais j'entends du bruit... (*On entend plusieurs coups de fouet.*) Je ne me trompe pas, c'est celui d'une voiture. A peine si j'avons eu le tems de remettre les choses en place que v'là qu'ils arrivont. J' dis qu'ils sont matineux, ceux-là. (*il regarde dans la coulisse.*) Eh! ce sont les Sans-Gêne.

### SCENE II.

GRUGEAC SANS-GÈNE, MICHEL SANS-GÈNE, CHRISTOPHE SANS-GÈNE, GRÉGOIRE.

LES SANS-GÈNE.

CHOEUR.

Air : *Vaud. du bouquet du roi.*

Amis , ici , profitons  
De cette belle journée ,  
Suivant notre destinée ]  
Ailleurs demain nous irons.

CHRISTOPHE.

Ce domaine est fait pour me plaire.

MICHEL.

Cousins , que ce site est beau !

CHRISTOPHE.

J'aime le propriétaire.

GRUGEAC , *à part.*

Faime encor mieux le château.

*Reprise en chœur.*

Sans embarras profitons , etc.

GRUGEAC.

Enfin, nous voici donc arrivés à Choisy!

MICHEL , *tirant sa montre.*

Et il n'est que sept heures.

GRÉGOIRE.

Comment , messieurs , en voiture ?

Cela t'étonne, mon petit ?  
GRUGEAC.

Est-ce que tu ne l'as pas reconnue.  
MICHEL.

Ma foi, non, messieurs.  
GRÉGOIRE.

C'est celle de Dormeuil, notre ami, qui demeure à Vitry.  
CHRISTOPHE.

Ah! ah!  
GRÉGOIRE.

Oui, petit, nous étions fatigués, nous sommes entrés chez lui en passant, et comme tout le moude dormait encore; nous avons pris la peine d'atteler nous-même les chevaux à la calèche. Je ne conduis pas mal et nous voilà.  
GRUGEAC.

Nous la reconduirons ce soir.  
MICHEL.

C'est une excellente idée; elle est grande cette calèche et nous nous y placerons avec nos femmes et nos enfans, le cousin Jules pourra même y trouver sa place.  
CHRISTOPHE.

V'là qu'est ben, encore un nouveau venu.  
GRÉGOIRE, à part.

Grégoire, ton maître est-il éveillé?  
GRUGEAC.

M. Lebon? non, monsieur, et dame, c'est naturel, il s'est couché quasiment comme le soleil se levait.  
GRÉGOIRE.

N'importe, quand de véritables amis se présentent, ils ne viennent jamais trop tôt. Va vite lui dire que nous sommes arrivés et que nous avons une faim de tous les diables. Tu mettras nos chevaux à l'écurie, et tu leur donneras double ration d'avoine; car ils ont menés un train!...  
GRUGEAC.

C'est vrai, nous avons bien été.  
MICHEL.

Messieurs, j'en sommes bien fâché, mais not' maître a donné ordre de n'entrer chez lui que lorsqu'il aurait sonné.  
GRÉGOIRE.

Mais Gertrude peut au moins nous donner à déjeuner.  
CHRISTOPHE.

Gertrude dort aussi, tout le monde dort dans la maison excepté moi.  
GRÉGOIRE.

Vous verrez que parce que tout le monde dort, il faut que nous mourrions de faim.  
MICHEL.

Non, san dis, mes amis, nous allons faire le siège du garde manger.  
GRUGEAC.

*Air de Folie et Raison.*

Entre amis, c'est l'usage,  
On ne se gêne pas ;  
Ainsi, sous ce feuillage  
Préparons un repas.

CHRISTOPHE.

Je ne veux qu'une bagatelle,  
Une tranche ou deux de jambon.

MICHEL.

De poulet je ne veux qu'une aîle.

GRUGEAC.

Et moi, de Bordeaux un flacon.

GRÉGOIRE, *à part.*

Qu' ces Sans-Gêne sont donc sans façon !

LES SANS-GÈNE, *en entrant dans la maison*

Entre amis, c'est l'usage, etc.

## SCENE III.

GRÉGOIRE, *seul.*

Ah ! ça va ben aller, encore aujourd'hui. Mon pauvre jardin.

*Air de Marianne.*

Il faut les voir dans not' parterre  
Marcher, courir, sauter, danser,  
Plus je nous mettons en colère,  
Plus ils sont prêts à r'commencer.  
    Dans le verger,  
    Dans l' potager,  
Ils coupont tout ben mienx qu' ma ratissoire.  
    Ces chers amis,  
    Vrais étourdis,  
Sans m'consulter, tarissent tous les puits  
Je n' dirions rien, foi de Grégoire,  
Si chacun d'eux, s'montrant humain,  
Tout en arrosant mon jardin,  
M'donnait queuq' fois pour boire.

## SCENE IV.

Les SANS-GÈNE, GRÉGOIRE.

LES SANS-GÈNE, *dans la coulisse.**Air : Allons aux prés St.-Gervais.*

Allons ; vite déjeûnons,  
Car notre appétit est extrême,  
Puis ensuite nous verrons  
Tout ce qu'en ces lieux nous ferons.

GRÉGOIRE.

Ah ! mon dieu ! les v'là.

*(Suite de l'air.)*CHRISTOPHE ; *sortant un plat.*

Voici du chapon que j'aime.

MICHEL , *portant un panier de vin.*

Ce vin n'est point frelaté.

GRUGEAC , *portant deux plats.*

Moi , j'ai trouvé cette crème

Et ce pâté.

GRÉGOIRE , *à part.*

Allons , ils ont fait main basse sur tout.

(*Ils se mettent à table sous le berceau , et reprennent en chœur la fin de l'air.*)

Allons , vite déjeûnons , etc.

MICHEL.

Ce déjeuner n'est-il pas magnifique ?

GRÉGOIRE , *à part.*

Oui , et pas cher.

CHRISTOPHE

Le délicieux séjour ! convenez-en ?

MICHEL.

Oui , mais sans nous il serait bien monotone ; la plus belle cage du monde ne flatte l'œil que par la multiplicité des oiseaux qu'elle renferme.

GRUGEAC.

Et nous sommes les oiseaux qui embellissons cette cage (*à Grégoire.*) A boire ?

GRÉGOIRE , *à part.*

Diable ! quels oiseaux !

GRUGEAC , *à Grégoire avec impatience.*

Allons donc , petit , tu me laisses-là le bec dans l'eau...

CHRISTOPHE.

Que ce monsieur Lebon est heureux de nous connaître.

GRÉGOIRE , *à part.*

Pardine , oui , v'là un beau bonheur.

MICHEL.

Tu as raison ; nous n'avons pas une grande fortune , il est vrai ; mais nous avons un grand fond de gaieté.

GRÉGOIRE , *à part.*

Oui , et d'appétit.

GRUGEAC.

Il met la nappe et nous égayons le dessert , sandis , vive le système des compensations.

Air : *Vaud. de Jadis et aujourd'hui.*

Le ciel , malgré notre prière ,

De bien nous fit un triste lot ;

Mais par bonheur , dans notre sphère ,

Nous sommes tous gens comme il faut.

Chez les Gascons la loi commune ,

C'est que l'homme riche en cé cas ,

Heureux de sa grande fortune ,

Reçoit tous ceux qui n'en ont pas.

GRÉGOIRE, à part.

Il m'paraît qu'ils sont du nombre de ceux qui n'en ont pas, puis-  
qu'ils sont toujours ici.

MICHEL.

*Même air.*

Pour moi, j'enrage ! je vous jure,  
De n'être pas plus opulent  
J'aurais eu chevaux et voiture,  
Cuisinier, laquais, intendant.

CHRISTOPHE, à Grégoire.

Grégoire, une autre bouteille.

GRUGEAC.

Vraiment sans en avoir à gage.  
Nous nous en servons ici-bas ;  
Car les riches, selon l'usage,  
En ont pour ceux qui n'en ont pas.

MICHEL.

Mais le déjeuner s'avance, qu'allons-nous faire pour passer le  
tems.

GRUGNAC.

Belle demande ! n'avons-nous pas là dans ce pavillon des lignes,  
des filets, des fusils de chasse.

CHRISTOPHE.

C'est ça, je vais chasser.

GRUGEAC.

Moi, je vais pêcher.

MICHEL.

Moi, je vais herboriser, j'aime les simples.

GRÉGOIRE, à part.

Eh ! ben les lignes et les fusils reviendront en bon état.

GRUGEAC.

Ah ! sandis, qué dé provisions nous allons rapporter, il faut  
qué Grégoire vienne avec nous.

GRÉGOIRE.

Moi, messieurs ?

GRUGEAC.

Certainement, que ferions-nous de tout notre poisson, de tout  
notre gibier, allons vite et vite, tu seras notre cantinier. (*Mon-  
trant les restes du déjeuner*). Mets tout cela dans ce panier et suis  
nous.

GRÉGOIRE.

Mais, mon jardin...

MICHEL.

Il se passera de toi.

GRÉGOIRE.

Et que dira not' maître ?

GRUGEAC, garnissant le panier.

Rien, nous prenons tout sur nous.

MICHEL.

*Air du Méléagre champenois.*

Vite en campagne, il faut à notre âge,  
Bien employer les instans, sur ma foi,  
La vie est courte, ah! dans ce long voyage,  
Prenons toujours le plaisir seul pour loi.

GRUGEAC.

Au bord de l'eau, je reste une henre entière.  
*(Voyant une bouteille que Grégoire oublie.)*  
Emporte donc ce reste de bon vin.

CHRISTOPHE.

Je vais coucher plus d'un lièvre par terre,  
*(Apercevant un pâté qui reste sur la table.)*  
N'oublions pas ce pâté de lapin.

## SCENE V.

Les Précédens, GERTRUDE.

GERTRUDE.

Eh! bien, eh! bien, quel est donc ce tapage? Ah! ce sont messieurs Sans-gêne.

GRUGEAC.

Oui, ma bonne et séduisante Gertrude, *(il l'embrasse)* Nous allons à la pêche, à la chasse.

GRÉGOIRE.

Et ils m'emmenont!

CHRISTOPHE.

Sortons par ici pour prendre le chien du papa Lebon.

GRUGEAC.

Emmenons aussi Gertrude.

GRÉGOIRE.

Jusqu'aux bêtes qui n'pouvoit pas leux échapper.

GERTRUDE, *se fâchant.*

Non, messieurs, non, non je reste.

*(Reprise en chœur.)*

GRUGEAC, MICHEL, CHRISTOPHE, *en sortant.*

Vite en campagne, il faut à notre âge, etc.

GRÉGOIRE, *les suivant en pleurant.*

Il faut marcher, mais morgané! j'enrage.  
Suivr' ces messieurs, n'est pas gai, sur ma foi.  
Herboriser, chasser, pêcher, j'gagne  
Qu'ils pourraient ben faire tout ça sans moi.

GERTRUDE.

Agir ainsi! quel affreux pillage!  
Ils ont perdu la raison sur ma foi.  
Eh! de me taire à la fin j'enrage!  
Je vais parler, l'honneur m'en fait la loi.



## SCENE VI.

GERTRUDE, seule.

La journée commence bien ! Ils ne changeront pas. On n'a pas d'idée d'une pareille conduite ! m'embrasser ! me faire les yeux doux ! Oui, je le soutiens, ils ont perdu la tête, il faut que cela finisse, mais voici mon maître.

## SCENE VII.

LEBON, GERTRUDE.

LEBON.

Ah ! vous voilà, Gertrude, il fait beau, c'est aujourd'hui dimanche et j'aurai sans doute grande compagnie.

GERTRUDE.

Ah ! Messieurs Sans-gêne sont déjà venus.

LEBON.

Ma foi, je les attendais en famille, mais seraient-ils partis pour ne pas revenir ?

GERTRUDE.

Oh ! rassurez-vous ! ils reviendront. Ils ont mis à sec votre garde manger, emporté vos filets, votre fusil et emmené votre chien et votre jardinier.

LEBON.

Ils ont pris mon fusil ? et lequel ?

GERTRUDE.

Celui à deux coups.

LEBON.

Cela ne m'étonne pas, c'est le meilleur. Ils ont bien fait, ces bons, ces chers amis !

GERTRUDE.

Chers, ah ! oui. (*à part.*) Voyez un peu avec quel sang-froid il prend cela !

LEBON, *à part.*

J'ai bien mes raisons. (*Haut.*) Allons, Gertrude, redoublez de zèle et d'activité pour que le salon, le billard, la bibliothèque soient en état de les recevoir. Vous m'avez entendu. Obéissez.

GERTRUDE.

Mais, monsieur...

LEBON.

Obéissez, vous dis-je.

GERTRUDE.

Encore de nouvelles folies !

LEBON, *à part.*

Oh ! que je ne suis pas si fou qu'on le pense. (*haut*) Savez-vous dame Gertrude, que vous m'échauffez furieusement les oreilles. Voyons, qu'avez-vous à me reprocher, dois-je quelque chose à quelqu'un ?

*Air du Major Palmer.*

GERTRUDE.

Quelles raisons sont les vôtres ?

LEBON.

Du présent, moi, je jouis ;  
Quand on ne prend rien aux autres,  
Donner, je crois, est permis...  
En tous lieux on me renomme.

GERTRUDE.

Pour être le roi des fous.

LEBON.

Soit ; mais je suis honnête homme,  
Et ce titre m'est bien doux.

GERTRUDE.

Vous accueillez tout le monde.

LEBON.

J'ai aimé la société.

GERTRUDE.

On vous ruine à la ronde.

LEBON.

Mais on boit à ma santé.

GERTRUDE.

Par calcul, un parasite  
Vante bien haut vos vertus ;  
Que la fortune vous quitte,  
Monsieur, vous n'en aurez plus.  
Avant dîner fort aimable,  
De vous il cite un bon mot,  
Et dit, en quittant la table,  
Le cher hôte n'est qu'un sot.

LEBON.

Quoi ! des amis se permettre ?...

GERTRUDE.

De tels amis font pitié,  
Car ce n'est qu'au baromètre  
Qu'on connaît leur amitié.  
Vrais oiseaux du voisinage,  
Un ciel pur les fait parler ;  
Mais qu'il survienne un orage ;  
On les voit tous s'envoler.

LEBON.

Tout ce que vous pourrez dire ne me fera pas changer de résolution.

GERTRUDE.

Mais, monsieur, pensez à votre pupille.

LEBON.

Ma pupille?... elle est en âge d'être mariée, sa dot est prête, et je compte l'établir au premier jour.

GERTRUDE, *à part.*

Il n'y a rien à répliquer à cela.

LEBON.

Je vous le répète, je veux recevoir mes anciens amis, mes an-

ciens camarades. Messieurs Sans-gêne, par exemple, ne leur ai-je des obligations.

GERTRUDE.

Oui, monsieur Michel Sans-gêne, avocat, vous a fait perdre un bel et bon procès. Monsieur Grugeac Sans-gêne, le médecin, a manqué de vous envoyer dans l'autre monde, et monsieur Christophe Sans-gêne, l'architecte, pour un pavillon chinois, vous a mangé une année de votre revenu.

LEBON.

Que veux-tu ? j'aime à rire de leurs extravagances.

*Air : Je loge au quatrième étage.*

J'excite à table leurs saillies.

GERTRUDE.

Ils n'ont d'esprit qu'en vous raillant.

LEBON.

Pour me plaire, il font des folies.

GERTRUDE.

Et vous traitent comme un enfant.

LEBON.

Les marionnettes m'excusent ;  
Quand j'ai du plaisir à les voir,  
Cherche-t-on, lorsqu'elles amusent,  
Le ressort qui les fait mouvoir.

GERTRUDE.

Par malheur ces marionnettes-là ne sont pas de bois.

## SCENE VIII.

Les Mêmes, ERNESTINE.

LEBON.

Ma bonne amie, j'ai encore aujourd'hui beaucoup de monde, as-tu quelques jolies chansons à nous chanter ?

ERNESTINE.

Voici la plus nouvelle, monsieur, vous conviendrait-elle ?

*Air d'une Journée au Camp.*

Pour goûter le parfait bonheur  
Faut-il voir grande compagnie ?  
Un ami vrai, par son bon cœur,  
Nous fait aussi chérir la vie.  
L'un est toujours franc, généreux,  
L'autre, toujours critique et fronde ;  
Eloignons-nous pour être heureux  
Des importuns et du grand monde.

LEBON.

Ah ! de la philosophie en chanson, ce n'est pas ce qu'il me faut.  
Je veux quelque chose de plus gai.

ERNESTINE.

Je ferai tout ce qui vous sera agréable. Avez-vous invité Sainville.

LEBON.

Vous savez bien que je n'invite personne.

GERTRUDE.

Voilà la seule peine qu'on vous évite.

LEBON.

Et il pourrait bien ne pas venir, je l'ai reçu assez froidement la dernière fois. je vous l'avoue moi, je ne l'aime guères, c'est un jeune homme qui fait le Caton, pendant qu'on mange, il vous regarde, lorsqu'on boit il rêve, et lorsqu'on chante il soupire. Ce n'est pas là le convive qu'il me faut et par conséquent ce n'est pas là le mari qui vous convient.

GERTRUDE.

Belle conclusion !

ERNESTINE ; *à part.*

Ce jeune Peintre est pourtant bien aimable !

( *On entend deux coups de fusil.* )

LEBON.

Ah ! ah ! ces messieurs ne sont pas loin, je vais à leur rencontre.

GERTRUDE, *à part.*

C'est cela, ils n'arriveront pas assez vite.

## SCENE IX.

Les Mêmes, GRÉGOIRE, *bien fatigué.*

GRÉGOIRE.

Ah ! mon Dieu ! mon Dieu ! Je n'en puis plus ! j'ai cru qu'ils m'ferient mourir à la peine.

LEBON.

Ah ! te voilà Grégoire, eh bien ! ces messieurs ont-ils fait une bonne chasse ?

GRÉGOIRE, *montrant son panier.*

Oh ! oui, à tout c' que j'avions emporté, r'gardez l' panier est vide.

LEBON.

Mais dis-moi...

GRÉGOIRE.

Ah ! j'avous de quoi vous en dire, vous savez ben vot' superbe épervier, il est resté en mille morceaux après les buissons qui bordent la petite rivière.

LEBON.

Le mal n'est pas grand après.

GRÉGOIRE.

C' n'est pas tout, vous savez ben vot' belle chienne de chasse, eh ! ben ils sont si maladroits qu' du premier coup d' fusil qu'ils ont tiré, elle a été couchée par terre.

LEBON.

Comment ! ils ont tué ma pauvre Diane, (*à part*) Ah ! les bourreaux. (*Haut.*) Après....

GRÉGOIRE.

C' n'est pas tout. Vous savez ben vot' beau fusil, M. Christophe

Sans-gène en a cassé la crosse , en voulant assommer un lièvre qui lui est parti entre les jambes.

LEBON.

Un fusil de vingt-cinq louis ! (à part) Ah ! ils me le paieront. (Haut) Après...

GERTRUDE.

N'est-ce pas assez ? Eh ! bien avais-je tort ?

GRÉGOIRE.

Pardine , not' maître , c'est ben maladroït à vous , pardon , excuse de recevoir des amis comme ceux-là , qui tout en étant chez vous , agissent comme s'ils étaient chez eux.

ERNESTINE.

Qui ne viennent ici que pour nous ridiculiser tous.

GERTRUDE.

Des gens qui mordent sur tout. Leur langue n'épargne personne , moi qui vous parle.....

LEBON.

C'est possible ça.

GRÉGOIRE.

Qui vous ruinont enfin , et t'nez j' vas vous parler franchement.

Air : *Vous craignez que je ne m'ennuie.*

D' vos messieurs j' n'aimons point la mine ,  
Parc'que j' voyons , sansêtr' ben fin ,  
Qui n' v'nont ici qu' pour vot' cuisine ,  
Et pour manger l'fruit d' vot' jardin.  
Oui , monsieur , la chose est certaine ,  
D' vot' personne ils riont tretous ,  
Et c' n'est qu' quand ils ont la bouche pleine  
Qu'ils ne disont point d' mal de vous.

LEBON , étonné.

Du mal de moi ?

GRÉGOIRE.

Pardine , ils s' gênont !

LEBON , à part.

Ils ne se gênent guères , je le sais. (Haut) N'importe, je desire que mes ordres soient exécutés encore aujourd'hui.

Air : *Ronde du Pauvre diable.*

Me voilà donc encor au jour que j'aime ,  
Jour fortuné qui chasse mes ennuis.  
Ils vont venir , ah ! ma joie est extrême ,

(à part.) Je vais juger mes fidèles amis  
(à Ernestine.) Ma chère enfant , il-faut que t' s'apprête.  
(à Gertrude.) Gertrude , vous , présidez au couvert.  
(à Grégoire.) Toi , que dans peu , ta besogne soit faite ;  
Cueillesurtout des fruits pour le dessert.

Ensemble.

LEBON.

Me voilà donc encor au jour que j'aime. etc.

GERTRUDE et GERTRUDE , à part.

Le voilà donc encore au jour qu'il aime ,  
Mais ce jour-là cause tous mes ennuis.  
Ils vont venir , ma colère est extrême.  
Préserve-moi , grand Dieu , de tels amis.

ERNESTINE , *à part.*

Loin de Sainville, ah ! ma peine est extrême ;  
Lui seul, hélas ! peut charmer mes ennuis  
Lorsque je crains de perdre ce que j'aime,  
Puis-je fêter ses importuns amis ?

SCENE X.

LEBON , *seul.*

Ils se plaignent tous de MM. Sans-gêne , je n'ai pourtant pas positivement à m'en plaindre moi ; mais puisqu'ils sont ici , mettons à profit cette journée et tâchons de nous convaincre par nous-même. Si l'on m'a dit la vérité , malheur à eux , ma petite vengeance sera bientôt prête , mais je les entends.

SCENE XI.

M. LEBON , MICHELSANS-GÊNE , *une botte d'herbes sous le bras* , GRUGEAC SANS-GÊNE , *un morceau de filet d'une main et quelques goujons de l'autre* , CHRISTOPHE SANS-GÊNE *avec son fusil cassé et tenant une allouette.*

MICHEL , GRUGEAC et CHRISTOPHE , *en entrant.*

Air : *Entends-tu l'appel qui sonne ?*

Vive la gastronomie ,  
Vive à jamais Bacchus  
Et Comus ,  
Et de l'aimable folie  
Soyons , amis ,  
Les favoris.

LEBON.

En vous ce joyeux délire  
M'assure un plaisir nouveau.

LES TROIS SANS GENE.

Votre château nous inspire.

LEBON.

Quel honneur pour mon château !

TOUS,

Vive la gastronomie ! etc.

GRUGEAC.

Vous le voyez , mon cher monsieur Lebon , nous voilà de retour.  
On a dû vous dire que nous étions venus déjeuner ?

MICHEL.

Nous avons fait depuis ~~une~~ <sup>une</sup> partie charmante !

LEBON.

Oui , accompagnée de quelques accidents.

GRUGEAC.

Des bagatelles.

LEBON.

Je sais tout cela.

GRUGEAC.

En ce cas , nous vous faisons l'aveu que nous avons joué de

malheur aujourd'hui, mais comme dit le proverbe, faute avouée est à moitié pardonnée. Acceptez, je vous prie, cette douzaine de gâteaux, j'en suis sûr que vous les aimez sans doute.

MICHEL.

Daignez recevoir ces herbes aromatiques.

CHRISTOPHE.

Moi, je vous présente cette allouette, elle est grosse et dodue, cela augmentera le rôti.

LEBON, à part.

Mes bons amis, je crois que nous nous amuserons bien encore aujourd'hui.

CHRISTOPHE.

Belle question, la dernière fois avons-nous ri ? Vous vous rappelez les pigeons du colombier, pan, pan ; chaque coup, un par terre. Ah ! je vise assez juste.

LEBON.

Oui, pour tuer mes chiens.

CHRISTOPHE.

Ah ! Je ne suis pas toujours aussi maladroit.

Air : *Vaud. de Partie carrée.*

Vous m'avez vu quelquefois à la chasse,  
Et des lapins, messieurs, je suis l'effroi  
Faut-il tirer la grive ou la bécasse ;  
Nul sur ma foi, ne l'emporte sur moi.  
Quand je fais feu, lièvre ou perdrix succombe,  
Car tel est l'arrêt du destin,  
Sur tout gibier adroitement je tombe...

GRUCEAC, à part.

Oui,

La fourchette à la main. (bis.)

MICHEL,

A propos, M. Lebon, il doit vous venir un convive de plus, un de nos cousins, que vous ne connaissez pas. Charmant garçon ! enfin un mari pour votre pupille.

GRUCEAC.

Encore un Sans-gêne, il vous plaira, c'est la coqueluche de son Département, il danse, il chante, ah ! vous en serez content !

MICHEL.

Il accompagne nos femmes, et nos enfants qui viennent aussi passer une journée chez vous avec leurs petits camarades.

LEBON.

Eh ! bien si c'est un bon vivant, il sera bien reçu et peut-être ferons-nous un bon mariage.

CHRISTOPHE.

Eh ! parbleu, le voici.

## SCENE XII.

Les Précédens. JULES SANS GÈNE.

JULES.

*Air du Pauvre diable.*

Moi, j'arrive toujours,  
 Quand le plaisir me guide ;  
 Qu'en ces lieux il préside,  
 Sans lui, pas de beaux jours.

*( à ses cousins. )*

Vous m'attendiez sans doute,  
 Pour calmer vos tourmens.  
 J'ai laissé sur la route  
 Vos femmes, vos enfans.

Ah ! pour vous voir, jamais rien ne me coûte,  
 A pied j'ai fait le chemin lestement.

TOUS.

Eh quoi ! vraiment ?..

JULES.

D'honneur, pédestrement.

TOUS.

Ou arrive toujours, etc.

JULES.

Avant tout faites-moi donner un verre de bon vin, car il fait  
 une chaleur !...

GRUGEAC.

C'est trop juste.

*( Il va chercher une bouteille de vin et rentre de suite ).*

LEBON, à Jules.

Ah ! Monsieur vous êtes....

JULES.

Un Sans-gène, monsieur, c'est sans-doute au maître de cette  
 maison que j'ai l'honneur de parler, j'étais bien sûr de l'accueil  
 que je recevrais de vous, mais soyez tranquille, je ne gênerai  
 personne, je ne veux pas être importun, et si votre table se trouve  
 trop petite je prendrai place volontiers à celle des enfans.

LEBON.

Je suis garçon, monsieur.

JULES.

Qu'à cela ne tienne, sur le coin d'un buffet, à la campagne  
 comme à la campagne. Ah ! vous le verrez, d'honneur je suis un  
 convive fort utile.

GRUGEAC, à Lebon.

N'est-ce pas qu'il est aimable le cousin ?

LEBON.

Oh ! oui, je le reconnais pour être de la famille des Sans-  
 gène.



JULES.

*Air de la-Trenitz.*

Lorsque je suis  
 Chez un richard admis,  
 Je me fais une loi  
 D'agir comme chez moi;  
 Ma foi,  
 On me connaît par tout  
 Pour mon tact et mon goût,  
 Et les grands,  
 En tout tems,  
 Ont prisé mes talens.  
 Un met paraît-il fade,  
 Vite une rémoulade;  
 Et quant à la salade,  
 Je la fais avec art;  
 Pour aider la maîtresse,  
 A servir je m'empresse  
 Il faut voir mon adresse  
 A couper un canard.  
 Lorsque le vin

Fin

Arrive enfin,  
 Je le déguste;  
 Le Château-Margot,  
 Le Pommard, le Clos de Vougeot  
 Sont jugés par moi  
 De bon aloi,  
 Car je suis juste.  
 Grâce à mon palais,  
 Je suis le premier des gourmets.  
 Le friand dessert  
 Promptement se sert,  
 Alors la liberté  
 Enfante bons mots et gaité.  
 Je chante le rondeau  
 De l'opéra nouveau,  
 Et bientôt son refrain  
 Met tout le monde en train.  
 Heureux d'être agréable  
 A la jeunesse aimable,  
 Moi, je quitte la table  
 Pour les jeux innocens.  
 Avec l'escarpolette,  
 Le volan, la pincette,  
 Ou la cligne-musette,  
 J'amuse les enfans.  
 Faut-il au salon,  
 Pour le boston  
 Un partenère,  
 J'arrive aussi-tôt  
 Sans sourciller, ni dire mot.  
 Je perds lestement  
 Tout mon argent  
 Et sans colère,  
 Car il faut au jeu,  
 Pour plaire aux autres, perdre un peu.  
 Vous voyez bien,  
 Qu'en y mettant du mien,

Je sais par mon secours  
Me faire désirer toujours.

Ainsi ,

Dites ici ,

Et convenez aussi  
Qu'il n'est de gai repas  
Lorsque je n'en suis pas.

LEBON.

Ma foi , monsieur , vous êtes un homme essentiel.

JULES.

C'est ce que tout le monde dit , aussi suis-je reçu et fêté par tout , monsieur Jules Sans-gêne par-ci , monsieur Jules Sans-gêne par-là , en vérité je n'y suis pas , il me faudrait trente corps.

LEBON , *à part.*

Mais je crois qu'il a assez d'une langue.

GRUGEAC.

Ajoutez à cela que notre cousin a beaucoup de talents , il fait des vaudevilles , des énigmes , des mélodrames , des logogripes , il est tout-à-la-fois auteur , chanteur , danseur , enfin c'est un véritable enfant de la folie.

JULES.

Parbleu cousin , vous avez bien raison.

LEBON.

Ma foi il ne manquerait plus à tout cela que d'avoir été militaire.

JULES.

Mais , monsieur , je l'ai été et j'ai triomphé pendant dix ans sous les drapeaux français.

GRUGEAC.

Maintenant il vit tranquillement dans ses foyers.

JULES.

Oui , mais un coup de tambour peut me rappeler au champ d'honneur.

*Air des Filles à Marier.*

A la gloire , à l'amour fidèle ,  
Après de pénibles travaux ;  
Un mot du prince ou de ma belle  
Peut m'arracher à mon repos ;  
Et quoi qu'enfant de la folie ;  
Dans les rangs je puis être admis ,  
Et battre encor nos ennemis ;  
Mon cœur brûle pour mon amie ,  
Et mon bras est à mon pays.

LEBON.

Morbleu l'éloge est complet , touchez-là mon nouveau Con-vive , (*à part.*) et peut-être bientôt l'époux d'Ernestine , c'est qu'il me convient tout-à-fait ce jeune homme là , mais ne précipitez rien avant de le bien connaître.

SCENE XIII.

Les Mêmes , ERNESTINE

ERNESTINE , à M. Lebon.

Monsieur , monsieur , voilà toute la compagnie qui arrive par la grande porte. Mais le personnage le plus plaisant , c'est milord Sans-gêne , venez vite , car il est si gros qu'il ne peut pas marcher. Il n'ira pas plus loin que la salle à manger.

MICHEL.

Encore un parent!

LEBON.

Ah ! mon dieu ! quelle famille que la vôtre.

GRUGEAC.

La famille des Sans-gêne ! elle s'étend jusqu'à sur les bords de la Tamise.

JULES , à Lebon.

Ah ! monsieur , serait-ce là votre charmante pupille ? Permettez que je l'embrasse pour faire connaissance ?

( Il embrasse Ernestine ).

LEBON , à Ernestine.

Monsieur est encore un Sans-gêne.

ERNESTINE.

Je m'en aperçois bien.

JULES.

Vous êtes adorable en vérité.

LEBON.

Allons , allons Ernestine , viens avec moi recevoir la compagnie.

ERNESTINE , en sortant.

Ah ! mon dieu ! mon tuteur peut-il se plaire avec de pareilles gens.

SCENE XIV.

Les Mêmes , excepté LEBON et ERNESTINE.

JULES.

Savez-vous qu'elle est très-bien , cette jeune personne ?

CHRISTOPHE.

Certainement et nous avons déjà pensé à toi.

JULES.

Vraiment ?

GRUGEAC.

Cé mariage serait très-avantageux , monsu Lebon est riche et avec des soins , des prévenances , d'ailleurs nous lui en avons touché deux mots.

MICHEL.

Pas plus tard que ce matin.

JULES.

Ah ! que vous êtes bon ! et que je vais être heureux ! mais j'entends du monde.

GRUGEAC.

Bravo ! Voilà toute la famille des Sans-gêne rassemblée. Nous allons nous amuser.

### SCENE XV.

Les Précédens , MESDAMES SANS-GÈNE , LES PETITS SANS-GÈNE , *Convives des deux sexes.*

Air : *Bon voyage , cher Dumollet.*

Du plaisir je connais la loi ,  
Pour s'amuser liberté toute entière ;  
Que chacun , suivant cette loi ,  
Dans ce château fasse comme chez soi.

LES PETITS SANS-GÈNE.

Vite montons sur cette éscarpolette.

( *Ils y moitent.* )

Mesdames SANS-GÈNE.

Et nous cueillons des fleurs dans ce jardin

JULES , *montant sur le cerisier.*

Ah ! les beaux fruits !

CHRISTOPHE , *voyant un jeu de tonneau*

Mon ivresse est complotte.

C'est un tonneau.

GRUGEAC.

Serait-il plein de vin ?

TOUS , *groupés de différentes manières.*

Du plaisir je connais la loi , etc.

CHRISTOPHE.

Qui veut jouer une partie de tonneau ?

GRUGEAC.

C'est moi , sandis , en trois coups je parie te gagner ?

( *Ils se mettent à jouer.* )

MADAME SANS-GÈNE , *aux autres.*

Ah ! mesdames , les jolies fleurs ! il ne faut pas qu'il en reste une seule.

JULES , *sur le cerisier.*

Voilà des cerises presque aussi belles que celles de Montmorency.

MICHEL , *dans un coin du théâtre.*

Le charmant coup-d'œil ! ah ! pourquoi le bonhomme Lebon n'est-il pas là ?

### SCENE XVI.

Les Précédens , LEBON , *à la fenêtre du payillon.*

LEBON , *ayant entendu Michel.*

Ils parlent de moi , j'arrive à tems. Le bonhomme est là , messieurs , ne vous gênez pas.

CHOEUR.

Air : *Ah! quel plaisir.*

Ah! quel plaisir cette maison inspire!  
C'est un charme, c'est un délire!  
Du grand monde abjurons l'empire,  
En ces lieux ne songeons qu'à rire.  
A la campagne il faut rire,  
Il faut jouer, il faut rire.

MAD. SANS-GENE.

Le maître de ces lieux  
Est un fou, mais je gage,  
Que dans le voisinage,  
On ne reçoit pas mieux  
Tous les gens qu'on engage.

TOUS.

C'est un charme, c'est un délire, etc.

LE BON, *à part.*

On ne m'avait pas trompé, mais voyons jusqu'au bout.

GRUGEAC, *à Christophe.*

J'ai gagné.

CHRISTOPHE.

Non pas, il te manque encore douze points.

GRUGEAC.

C'est à toi.

CHRISTOPHE.

Mais, non.

GRUGEAC.

Va, tu es presque aussi mauvais joueur... que le maître de la maison, par exemple.

CHRISTOPHE.

Et toi, tu es encore plus entêté que lui.

LE BON, *à part.*

Bien, messieurs, fort bien.

GRUGEAC.

Au diable le jeu. (*Il donne un coup de pied au tonneau qui tombe et casse plusieurs pots de fleurs.*)

MESDAMES SANS-GENE, *riant.*

Ah! ah! ah! voilà les pots de fleurs cassés.

GRUGEAC.

Parbleu, voyez le grand malheur! Monsieur Lebon est riche, il en achètera d'autres, et puis il est un peu bon enfant. Nous avons tué son chien de chasse, cassé son fusil, mis en morceaux son épervier, il n'a pas osé souffler mots, il a si peur de nous perdre!

LEBON, *à part.*

Vraiment oui, ce serait un grand malheur!

CHRISTOPHE.

Au fait il a raison, n'est-ce pas nous qui vivifions son existence.

GRUGEAC.

Sans doute. Je le saigne même quand il n'en a pas besoin, et par pure amitié.

MICHEL.

Moi je plaide pour lui.

CHRISTOPHE.

Et moi donc ne suis-je pas inspecteur de ses bâtimens ?

JULES, sur l'arbre.

Il doit vous regarder comme ses inséparables, avec ça ce monsieur Lebon m'a tout l'air d'un vrai Cassandre de comédie.

TOUS.

Ah ! ah ! ah ! Un Cassandre de comédie, voilà bien le mot !

LEBON, à part.

Et voilà les gens que je me plaisais à recevoir comme de vrais amis !

JULES, sur l'arbre.

Ah ! mon dieu ! la branche casse. ( *Il tombe* ).

TOUS, riant,

Ah ! le maladroit !

JULES, se relevant.

Oui, oui, riez. J'ai pensé me tuer.

GRUGEAC.

Voilà ta gourmandise punie. Mais as-tu besoin de prendre quelque chose, ne te gêne pas. Le maître de la maison est un peu lourd, il est même lunatique par fois, mais il est humain.

LEBON, à part.

Ah ! je me vengerai !

CHRISTOPHE.

Il faut convenir que nous faisons bien du dégât ici.

MICHEL.

Chez ses amis on agit sans façon.

GRUGEAC.

Mais c'est-là le vrai plaisir de la campagne.

JULES, se frottant le bras.

C'est vrai, vive la campagne !

TOUS.

Oui, oui, vive la campagne !

## SCENE XVII.

Les Précédens, GRÉGOIRE, attiré par le bruit et voyant tout en désordre.

GRÉGOIRE.

Air de la Bourbonnaise

Pourquoi donc ce tapage ?

Ah ! quel remu'-ménage !

Ils boulevers'ront tout, j'gâge.

En voyant ce tapage,

Qu'est-ce que mon maitr' dira ?

Ah ! ah ! ah ! ah !

Ca finira, j'espère.

TOUS.

L'imbécille a beau faire.  
Long-tems de sa colère  
Chacun de nous rira,  
Ah! ah! ah! ah! ah! ah!  
Long-tems de sa colère,  
Chacun de nous rira.

GRÉGOIRE.

Voyez quel désordre ! quel ravage ! c'est un vrai champ d'ba-  
taille ! Ne dirait-on pas que vous êtes une compagnie de Cosaques ?  
(On sonne le dîner.)

CHRISTOPHE.

Oh ! la charmante cloche !

JULES.

C'est sans doute celle du dîner ?

GRUGEAC.

Oui, sandis. Vite à table, à table.

JULES.

*Air de la chasse du Roi et le Fermier.*

La cloche du festin  
Me plaît par ce son argentin,  
Tin, tin ;  
L'estomac et les dents  
Accompagnent ses mouvements  
Charmants.  
Peut-il être fatal,  
Quand c'est pour nous le signal  
Du régal ?  
Ah ! comme il remet bien,  
Heim ?  
Un joyeux épicurien.

( Ils reprennent en cœur la fin du couplet et sortent. )

### SCENE XVIII.

GRÉGOIRE, sur l'avant-scène, LEBON, sortant du pavillon.

LEBON, à part.

Ils vont se mettre à table sans moi ; j'étonnede colère !

GRÉGOIRE, sans voir son maître.

Voyez, voyez comme ils couront tous!...

### SCENE XIX.

Les Précédens, SAINVILLE, entrant par le fond sans voir  
M. Lebon.

SAINVILLE, à Grégoire.

Ah ! te voilà Grégoire !

LEBON, s'arrêtant à la porte du pavillon lorsqu'il aperçoit Sainville.  
(à part.)

Sainville ici : il arrive à propos pour servir mes projets.

GRÉGOIRE, *surpris*.

C'est vous , M. Sainville, entrez.

SAINVILLE.

Avant tout , donne - moi des nouvelles de M. Lebon et de sa charmante pupille.

GRÉGOIRE.

Ah ! ils s'portent ben tous , dieu merci. Ils sont j' crois au salon. Nous avons aujourd'hui tous les Sans - gêne. Tenez , voulez - vous voir d'leux ouvrage ? R'gardez autour d' vous.

SAINVILLE.

Je les reconnais bien là ; leurs actions et leurs discours blessent à-la-fois les devoirs d'une amitié pure , et le respect dû à la franche hospitalité.

LEBON , *à part*.

Il me paraît qu'il les connaît bien.

SAINVILLE , *à Grégoire*.

Et ce respectable M. Lebon souffre tout cela ?

GRÉGOIRE.

Il n'veut pas nous croire ; et Dieu sait pourtant tout l' mal qu'ils en disent.

*Air : Corneille nous fait ses adieux.*

Ils lui prêtent mille défauts.

SAINVILLE.

Ils sont dictés par la sottise.

GRÉGOIRE.

Ils disent qu'il est brusque et faux...

SAINVILLE.

Lorsqu'il est doux , plein de franchise.

Le sourire de la pitié

Doit payer si peu d'indulgence ;

Dans l'asyle de l'amitié

Devrait-on voir la médisance ?

M. LEBON , *à part*.

Eh ! mais , ce jeune homme a d'excellens principes , et ses discours me racommodent avec lui.

SAINVILLE

Mais que dit Ernestine ?

GRÉGOIRE.

Elle dit... qu'elle souffre de voir ces gens-là trop souvent et p't'être ben aussi de n' pas vous voir assez , car j'savons qu'ell' raf-fole de vous ; mais n'soyez donc pas si timide , ça n' mène à rien.

*Air : Si la gloire a des charmes. ( de Quinze ans d'Absence.)*

Monsieur , j' vous l' dis sans feindre ,

Ayez plus d' fermeté ;

Gn'y a jamais rien à craindre

Près d'un' jeune beauté ;

L' cœur toujours déraisonne

Drès l'amour parl' pour lui ;

Morgué ! qu' la chance est bonne

Quand un' fille a ditou ,



*Reprise en Chœur.*

<p>GRÉGOIRE. Monsieur, j'vous l'dis sans feindre, Ayez plus d'fermeté ; Gn'y a jamais rien à crain- dre Près d'un' jeune beauté ; L' cœur toujours dérai- sonne Drès qu'l'amour parl' pour lui ; Morgué ! qu' la chance est bonne Quand un' fille a dit oui.</p>	<p>SAINVILLE , à part. J'aurais tort de me plain- dre, Il dit la vérité ; On ne doit jamais craindre de la beauté ; Si son cœur déraisonne, L'amour parle pour lui ; La chance est toujours bonne Quand fillette a dit oui.</p>	<p>LEBON , à part. Sainville ne peut feindre , Il m'aime en vérité , Et ne doit plus rien crain- dre De ma sévérité ; Avec sens il raisonne... Mon cœur parle pour lui ; Vraiment la chance est bonne Quand un tuteur dit oui.</p>
--	---	--

LEBON , à part.

Je sais maintenant ce qu'il me reste à faire. (*Feignant à' arriver.*)  
Ah ! vous voilà, Sainville, je suis charmé de vous voir.

SAINVILLE, surpris d'un semblable accueil.

Monsieur !

LEBON.

Vous venez fort à propos pour m'aider à mettre à exécution cer-  
tain projet...

SAINVILLE, avec empressement.

Je suis à vos ordres, monsieur.

## SCENE XX.

Les Précédens, GERTRUDE.

GERTRUDE.

Mais, monsieur, accourez donc ; il y a une demi-heure qu'ils sont  
à table, vous ne trouverez plus de quoi dîner.

LEBON.

Non, mais je les attends au dessert.

GERTRUDE.

Ce que vous ne savez pas non plus, c'est qu'en attendant que le  
service fût fini, M. Jules Sans-Gêne et son cousin ont joué au bil-  
lard et qu'ils ont cassé une des glaces.

LEBON.

Une glace de quatre cent francs ! allons, allons, il n'y a pas un  
instant à perdre. Gertrude, dites à Ernestine, ainsi qu'à ces mes-  
sieurs qu'une affaire de la plus haute importance me retient dans  
mon cabinet avec Sainville, mais vous entendez bien, de la plus  
haute importance.

GERTRUDE, intriguée.

Dans votre cabinet ?... avec M. Sainville ?... quoi, mon cher  
maître ?...

LEBON.

Oui ; et que je l'engage à faire de son mieux les honneurs du di-  
ner. Le temps presse, suivez-moi Sainville. (*ils sortent.*)

*Famille des Sans-Gêne.*

D

GERTRUDE *en s'en allant.*

Ah ! mon dieu ! mon dieu , lui serait-il arrivé quelque malheur ?..

## SCÈNE XXI.

GRÉGOIRE, *seul.*

Jarni , je ne sais pas c' que not' maître va faire , mais j' croyons ben qui va , pour l'avenir , couper les vivres à nos gourmands .

Air : *Dans la vigne à Claudine.*

Enfin grâce à notr' maître ,  
 Tout va , s'lon mon désir ,  
 Et d' vous voir disparaître  
 J'aurai p't'être l' plaisir .  
 Pourquoi s' donner tant d' peine  
 Pour choyer d' tels amis !  
 Autant vaudrait , moiguenne ,  
 Nourrir ses ennemis .

C' monsieur Sainville est tout d' même venu ben à propos . C'est ça un jeune homme honnête ! une merveille dans la peinture ! il vous attrape la ressemblance , ah ! dame . faut voir , il a miss sur une toile mon jardin , mes rateaux et mes arrosoirs , et j' les ont r' connus tout d' suite...

## SCÈNE XXII.

SAINVILLE, *portant une enseigne représentant plusieurs personnages à table , avec cette inscription : Au rendez-vous des Sans-Gêne , GERTRUDE , GRÉGOIRE.*

GERTRUDE, *gaiement.*

Ah ! Grégoire , tu me vois dans une joie !... nous les tenons , enfin , nous les tenons .

GRÉGOIRE, *étonné.*

Eh ! ben ! qu'est-ce que vous tenez donc , mademoiselle Gertrude , pour être si contente ?

SAINVILLE.

Grégoire , approche vite ton échelle .

GRÉGOIRE, *avec son échelle.*

Monsieur , là vl'à .

SAINVILLE.

Bon . (*Désignant la maison.*) Pose là ici , et accroché cette enseigne aux barreaux de ce balcon .

GRÉGOIRE, *regardant.*

Tiens ! au rendez-vous des Sans-Gêne . Ah ! c'est ben ici qu'il faut mettre c' t'enseigne-là . Comme vous leux avez fait la mine allongée . (*à part , en montant à l'échelle.*) V'là not' maître marchand de vin , y m' paraît qu' d'évêque y devient meunier .

SAINVILLE.

C'est très-bien . Je les entends , éloignons-nous un peu . .

GERTRUDE.

Qu'ils vont être surpris. Ah ! le tour est divin !

SCENE XXIII.

Les Précédens , tous les SANS-GÈNE, et les autres Convives.

(*Les hommes ont la serviette à la boutonnière.*)

EN CHOEUR.

Air : *Vive le tambourin qui nous réveille.*

Non rien , mes amis , il faut le dire ,

Ne vaut ici bas

Un bon repas.

GRUGEAC.

Dans notre joyeux délire ;

Jurons au nom du plaisir

De revenir.

*Reprise en chœur.*

Dans notre joyeux délire , etc.

CHRISTOPHE.

Ouf ! comme je me suis arrondi ! aussi , me suis - je fait préparer du thé. Ah ! quel dîner !

GRUGEAC.

C'est ce qu'il me faut

Air : *Ces postillons sont d'une maladresse !*

Les grands diners , messieurs , je le confesse ,

Plaisent toujours à mes goûts délicats ,

De mes amis jé jugé la tendresse

A table , au nombre de leurs plats.

Petit repas m'attriste et m'indispose

Et je le dis avec raison

Je me crois mort , lorsque l'on mé propose

Un diner sans façon.

CHRISTOPHE.

Je crois , pourtant que le gibier était un peu faisandé.

MICHEL.

Le poisson n'était pas frais.

JULES.

Moi , je vous le jure , le vin que j'ai bu sentait le bouchon.

GRUGEAC.

Et moi , j'ai remarqué qu'il manquait deux plats pour la véritable symétrie du dessert.

CHRISTOPHE.

Ah ! c'est juste.

MICHEL , à Jules.

Si nous retournions au billard achever notre partie ?

JULES.

Oh ! non , je craindrais de casser la seconde glace ; c'est assez pour un jour. M. Lebon en est au moins pour trois ou quatre cents francs ; mais vous le savez , sans cette maladresse , je faisais un coup de sept.

CHRISTOPHE , voyant Sainville.

Quoi ! Sainville ici ? ah ! dites-nous donc...

SAINVILLE.

Vous me voyez pénétré, messieurs, de l'événement qui vient d'arriver à M. Lebon, et qui le prive d'une grande partie de sa fortune.

TOUS.

Bah!

SAINVILLE.

Ce qui pourrait bien le forcer de quitter son château.

GRUGEAC.

Qu'est cé qué cela nous fait ; il passera à un autre propriétaire : et nous sommes les amis du château.

SAINVILLE.

Heureusement il a de vrais amis.

MICHEL.

Vous avez bien raison ; mais, dans ce monde, chacun pour soi.

GRÉGOIRE, à part.

Les bons petits cœurs!

GRUGEAC.

C'est vraiment un bien grand malheur!... Mais le café n'arrive pas.

CHRISTOPHE.

C'est vrai, on nous fait bien attendre.

MICHEL.

Georges, allons donc, le café.

TOUS.

Oui, oui, le café.

M. LEBON, dans la coulisse.

On y va, messieurs, on y va.

JULES.

Ce maraud-là est d'une lenteur!... c'est inouï!

## SCENE XXIV.

Les Précédens, M. LEBON en cabaretier et portant les tasses à café, ERNESTINE, en servante, une cafetière à la main.

M. LEBON, avec ironie.

Air: *En revenant de Bâle en Suisse.*

Ah ! pardon de vous faire attendre

Mais enfin, messieurs, me voilà.

Le café que vous allez prendre

Est du véritable moka.

Je cherche à bien faire,

Grâce à mes talens,

De moi, je l'espère,

Vous serez contents.

TOUS consternés.

Quel changement!

M. LEBON.

*Même air.*

Sur ma cuisine les critiques  
J'en répons, ne mordront jamais.

ERNESTINE, *versant le café.*

Vous aurez, fidèles pratiques,  
Café bien chaud et vin bien frais.

LEBON, ERNESTINE, GRÉGOIRE et GERTRUDE.

Je cherche à bien faire,  
Grâce à mes talens,  
De moi, je l'espère,  
Vous serez contents.

GRUGEAC.

Nous avons appris votre malheur, mon cher monsieur Lebon,  
et vous nous en voyez bien affligés. (*Il prend une bouteille de  
liqueur et s'en verse.*)

M. LEBON.

Aussi, messieurs, je porte l'habit de mon nouvel état.

JULES.

Est-il possible?

MICHEL.

Cela nous fait une peine!... (*à Christophe.*) Si nous faisons du  
gloria?

M. LEBON.

Air: *Oh! oh! oh! oh! ah! ah! ah! ah!*  
Sans encourir le deshonneur,  
Et qu'ici l'on s'en plaigne,  
Je suis, messieurs, restaurateur,  
Et voici mon enseigne.

TOUS, *surpris.*

Oh, oh, oh, oh, ah, ah, ah, ah!  
Quel accident est celui-là, là, là.

SAINVILLE, LEBON, GRÉGOIRE, GERTRUDE et ERNESTINE, *à part.*

Oh, oh, oh, oh, ah, ah, ah, ah!  
Ils ne peuvent croire à cela, là, là.  
Ils ne s'attendaient pai à c'la, là, là.

ERNESTINE.

Rien n'est plus vrai, messieurs, et vous voyez vos servantes à  
l'avenir.

GERTRUDE.

Alertes et prestes à suivre vos ordres, messieurs.

GRÉGOIRE, *ayant mis un tablier.*

D'même que moi, Messieurs, vot' petit serviteur.

JULES, *à Grugeac.*

C'est que tout cela prend un air de vérité qui n'est pas du tout  
rassurant (*Haut à M. Lebon.*) Ah! ça, M. Lebon, j'en suis fâché;  
mais je suis sans gêne, moi, et je vais vous parler franchement.  
Le mariage dont il a été légèrement question ce matin, est tout à

fait rompu. Que dirait - on dans mon endroit , si je m'alliais à un marchand de vin traiteur.

M. LEBON.

Comme vous voudrez , monsieur , cela ne m'affecte pas.

Air : *A soixante ans on ne doit pas remettre* ( de Madelon, )

Qu'un sot me critique et me fronde ,  
Je le méprise avec raison ,  
Et ne distingue dans ce monde ,  
Que l'honnête homme du fripon.  
« En fait d'état l'un vaut autant que l'autre ,  
A dit de nos jours un auteur  
Jeune et pourtant observateur.  
» Soyons donc fier d'être au-dessus du nôtre ,  
» Quand tant de gens sont au-dessous du leur.

JULES , à *Grugeac*.

La belle morale.

M. LEBON.

Messieurs , voici la carte payante.

GRUGEAC.

La carte payante ? Ce n'est pas une plaisanterie , sandis !

MICHEL , à *Christophe*.

Non certes , la carte payante , c'est très-sérieux.

CHRISTOPHE , à *Michel*.

Au contraire , je devine tout , et Jules vient de faire une maladresse en renonçant si vite à la main d'Ernestine. C'est une mistification.

MICHEL , à *Christophe*.

Ma foi le tour serait plaisant , et je crois que le plus court parti est d'en rire. D'après le dégât que nous avons fait ici . . .

M. LEBON.

Messieurs , vous êtes mon éternelle , et je ne vous écorche pas. Lisez.

GRUGEAC.

Deux cents francs pour le dîner , et quatre cents francs pour une glace cassée . . . Jules , ce dernier article te regarde.

JULES.

C'est un malheur ; pourquoi s'est-il trouvé une glace où ma bille a sauté.

GRUGEAC.

Mais deux cents francs pour le dîner , c'est beaucoup trop cher !

M. LEBON.

Messieurs , vous le savez , tout est hors de prix.

GERTRUDE.

Messieurs , pour la première fois , donnerez-vous quelque chose à la fille ?

JULES.

Au diable ! la fille et le dîner ; tout était détestable.

GRUGEAC.

Et salé , ah

CHRISTOPHE , *gaiement*.

Allons , messieurs , calcul fait , c'est une bagatelle , vingt francs

par tête. (*à Michel.*) Feignons d'être ses dupes; mais profitons de la leçon. (*Haut.*) Gertrude, je commence, voici ma part. (*Il paye.*)

GRUGEAC.

Voici la mienne; (*En donnant son argent.*) mais c'est bien dur!

GERTRUDE.

Ne vous pressez pas, messieurs, chacun son tour.

JULES *à Grégoire en payant.*

Tu avais bien besoin de m'inviter précisément aujourd'hui. Voici mon écot.

MICHEL, *donnant son argent.*

Moi, je fais comme les autres; mais je suis bien persuadé que M. Lebon ne mettra pas cet argent dans sa poche.

M. LEBON, *gaiment.*

Eh! bien, vous avez raison, et vous m'avez bien jugé. Ce changement; ce grand malheur, tout cela était supposé.

JULES, *à part.*

Ah! quelle école!

M. LEBON.

Mais Grégoire, mon jardinier, qui, beaucoup plus que moi, se plaint de vos nombreuses folies, profitera seul du résultat de cette petite leçon, que vous méritez depuis long-tems, messieurs.

GRÉGOIRE.

Quoi not' maître?...

M. LEBON.

Prends ce que ces messieurs veulent bien t'offrir.

GRUGEAC, *à part.*

Ah! il appelle cela offrir?...

M. LEBON.

Je ne renonce cependant pas au plaisir de vous recevoir quelques fois à Choisy; mais je me plais à croire, messieurs, que lorsque vous viendrez visiter le bon homme, l'entêté, le Cassandre enfin, vous voudrez bien le juger avec un peu plus d'indulgence, il n'exige de vous que la stricte observation des devoirs dûs à l'hospitalité campagnarde.

GRÉGOIRE, *à part.*

Attrappe ça.

TOUS *avec un rire forcé.*

Comment donc, mais c'est très-juste.

M. LEBON.

Sainville, un instant m'a suffi pour apprécier votre conduite louable, et vos sentimens généreux, et messieurs Sans-gêne seront témoins de votre bonheur. A demain la noce.

GRUGEAC.

A demain dites-vous? En ce cas, nous couchons tous ici, et après un bon déjeuner, nous conduirons les époux à l'autel,

M. LEBON.

Je le veux bien encore; mais à l'avenir, vous attendrez mes invitations.

C'est dit. (*d Jules.*) Je savais bien que nous serions de la noce.

**VAUDEVILLE.**

Air : *Comm' ça vient, comm' ça passe,*

Au censeur n'en déplaie,  
Le plus grand bonheur ici-bas  
Est de vivre à son aise.  
Mes amis, ne vous gênez pas.

*Reprise en chœur.*

Au censeur n'en déplaie, etc.

GRUGEAC

Moi, je suis alerte et preste,  
J'arrive, l'on va diner.  
On ne me dit mot, je reste,  
Gourmand, pourquoi te gêner ?  
Au censeur n'en déplaie, etc.

MICHEL.

Je plaide, ou fait grand silence,  
Et tout doit se terminer ;  
Mais on dort à l'audience,  
Juges, pourquoi vous gêner ?  
Au censeur, etc.

CHRISTOPHE.

D'un chanteur hier je m'approche,  
Lorsqu'étant à fredonner,  
Je sens fouiller dans ma poche,  
Filous, pourquoi vous gêner ?  
Au censeur, etc.

GRÉGOIRE.

Vous qu'un époux sans mérite  
Au veuvag' veut condamner,  
Au voisin rendez visite,  
Femmes, pourquoi vous gêner ?  
Au censeur, etc.

GERTRUDE.

Pour fuir les peins qu'en ménage,  
Fillett' pourrait vous donner,  
Prenez femmes de mon âge,  
Amans, pourquoi vous gêner ?  
Au censeur, etc.

M. LEBON.

Quand vous voyez l'indigence  
A vos genoux s'incliner,  
Partagez votre opulence,  
Riches, pourquoi vous gêner ?

ERNESTINE, *au Public.*

Trop de bruit pendant l'ouvrage  
Peut souvent importuner ;  
Mais vers la fin, c'est l'usage,  
On ne doit plus se gêner.  
Pour l'acteur, pour l'actrice,  
Dites bravo du haut en bas.  
L'auteur dans la coulisse  
Dit aussi : ne vous gênez pas.

**FIN.**